

Pasteure Béatrice Cléro-Mazire, prédication pour l'Oratoire du Louvre le 25 mai 2025

Le pain et le vin, mémoire de la joie

Marc 14 : 22-25

Pendant qu'ils mangeaient, il prit du pain ; après avoir prononcé la bénédiction, il le rompit et le leur donna en disant : Prenez ; c'est mon corps. Il prit ensuite une coupe ; après avoir rendu grâce, il la leur donna, et ils en burent tous. Il leur dit alors : C'est mon sang, le sang de l'alliance, qui est répandu pour une multitude. Amen, je vous le dis, je ne boirai plus du produit de la vigne jusqu'au jour où je le boirai, nouveau, dans le royaume de Dieu.

Le pain et le vin sont les symboles qui ont accompagné, à toutes ses étapes, le développement du christianisme. Et ils continuent de le faire et de poser la question de leur interprétation. Dans leur simplicité, ils semblent recouvrir le niveau élémentaire de la communion entre les humains. Même quand le pain est remplacé par du riz, notamment en Asie, ou le vin par du jus d'hibiscus, notamment en Afrique, le pain et le vin restent symboles de la communion au Christ.

Mais que veut dire communier au Christ, pour nous aujourd'hui ?

La communion au pain et au vin, symboles du sang et du corps du Christ, pose de nombreuses questions quant à notre compréhension d'un rite que les églises chrétiennes ont voulu, à chaque époque de leur institution, régler et encadrer, en en faisant un lieu d'intégration ou d'exclusion pour des fidèles qui mesuraient alors combien de précautions et d'autorisation étaient nécessaires pour approcher le Christ dans le repas fondateur de son Église.

Le théologien Bernard Reymond, dans son article intitulé : « La cène et la parabole du grand souper » sur la conception du sacrement de la communion vu par Huldrych Zwingli (1484-1531) écrit :

Plus j'y pense, plus je me demande si l'on a suffisamment pris conscience, parmi les protestants réformés, de ce qu'avait de novateur l'attitude d'Huldrych Zwingli (1484-1531) lorsqu'il a célébré la première sainte cène d'une tournure qu'il voulait évangélique. Dans les thèses qu'il soutint en 1523, lors de la dispute qui, à Zurich, marqua le début de la Réforme proprement réformée, il n'hésita pas à affirmer, contrairement à la doctrine reçue, que « la messe n'est pas un sacrifice, mais une remémoration du sens et de la certitude de la rédemption que Christ nous a attestée » (thèse 18). Mais comment passer d'un déroulement liturgique expressément sacrificiel comme l'était celui de toute la tradition médiévale occidentale, à une célébration de caractère délibérément mémoriel ? (...)

Tandis que Luther, dans sa « messe allemande » de 1526, continuait à s'inspirer de la messe médiévale et maintenait l'usage d'un autel, donc aussi une nuance sacrificielle, Zwingli attendit le Jeudi saint 1525 pour inviter les fidèles à participer à une sainte cène dont le déroulement soit en accord avec les thèses de 1523. L'intérieur du sanctuaire avait été débarrassé de toutes les statues et autres images de saints qui s'y trouvaient et le maître autel avait été délibérément supprimé. Une simple table de bois, semblable à celles de tout intérieur relativement modeste, avait été dressée devant les fidèles assis sur leurs bancs. Sur la table, pour le pain et le vin, des assiettes et des gobelets de bois d'usage quotidien, comme dans les familles les plus modestes.

Quand vint, dans le déroulement du culte, le moment proprement dit de la communion, le pasteur de service (der Hirt, le berger) lut tout simplement, sans aucun geste de consécration, l'un des récits néotestamentaires relatant le dernier repas de Jésus avec ses disciples. Et ce sont des servants (Diener) sans aucune connotation sacerdotale qui firent passer les assiettes de pain et les gobelets de vin dans les rangs des fidèles. Le rituel, si l'on tient à ce terme, se trouvait ainsi délesté du caractère sacrificiel de l'ancienne messe romaine. Il devenait le symbole mémoriel de notre communion avec le Christ ressuscité.

Bernard Reymond rappelle de quelle façon une tradition s'invente et se construit, non pas *ex nihilo*, sans doute, mais dans la simplicité d'une nouvelle lecture adéquate pour le temps et l'heure où elle s'actualise. Déjà, Jésus avait repris la tradition de la Pâques des anciens Hébreux pour organiser le repas qu'il prit avec ses disciples alors qu'il était déjà menacé de mort. Savait-il qu'il allait être arrêté ? Nous n'en saurons jamais rien. L'Évangile de Marc, comme les quatre Évangiles canoniques, raconte après coup et à rebours, une scène qui reprend tous les codes de la Pâque juive dans laquelle, cette fois, le sacrifié sera un homme, un juste devant Dieu, un maître de sagesse qui sait qu'il va mourir et laisse son testament à ses disciples. La trahison de Judas est pressentie, faisant du moment du repas un moment de vérité sur l'âme humaine et Jésus prévient que le Fils de l'Homme va partir, comme si cette figure messianique était attachée à ce repas particulier et que le partage du pain et du vin avait à voir avec la venue du salut. Tout est ainsi en place pour faire de ce repas un rite religieux, c'est-à-dire un geste qui fédère les fidèles et les institue dans leur rôle de disciples. Mais il y a différentes façons d'être fidèle. Et la Réforme a apporté une nouvelle façon de comprendre ce rite fondateur du christianisme.

Est-ce qu'un autel de sacrifice devenu table de repas suffit à faire de ce dernier repas un moment mémoriel ?

Bernard Reymond a raison quand il pointe la révolution qui se joue dans l'histoire de ce sacrement eucharistique : cette table du repas nous rappelle, s'il en était besoin, la signification de ce rite que nous vivons ensemble régulièrement et qui pose tant de problèmes dans les rapports œcuméniques. Quand Jésus mange avec ses disciples, c'est la Pâque juive que Jésus mange avec eux ; il se souvient et réactualise la sortie d'Égypte et la libération d'un peuple réduit en esclavage. Il reprend le rituel de la libération.

Mais en faisant mémoire, il prophétise sur le sens de ce repas de Pâque singulier qui n'aura lieu que ce soir-là et représente comme un point de bascule. Jésus l'homme libre sera, après ce repas, lié et crucifié,

livré par Judas, renié par Pierre, abandonné de tous. Jésus mange le dernier repas du condamné.

Après sa mort, les premières communautés se réuniront autour de ce repas chaque semaine et feront communauté autour de ces deux symboles : le pain et le vin. Paul, dans son Épître aux Corinthiens, dira sa colère en voyant que certaines communautés se retrouvent pour manger, comme si elles participaient à un banquet : *« lorsque vous vous réunissez, ce n'est pas pour prendre part au dîner du Seigneur ; car, au moment de manger, chacun se hâte de prendre son propre dîner, de sorte que l'un a faim tandis que l'autre est ivre. N'avez-vous pas des maisons pour manger et boire ? Ou bien méprisez-vous l'Église de Dieu en faisant honte à ceux qui n'ont rien ? Que dois-je vous dire ? Dois-je vous féliciter ? Sur ce point, je ne vous félicite pas. »* (1 Corinthiens 11, 20-22)

Paul, en instituant l'Église de Corinthe, donne au repas l'interprétation que la doctrine chrétienne retiendra dans ses conciles : *« Car moi, j'ai reçu du Seigneur ce que je vous ai transmis : le Seigneur Jésus, dans la nuit où il allait être livré, prit du pain ; après avoir rendu grâce, il le rompit et dit : « C'est mon corps, qui est pour vous ; faites ceci en mémoire de moi. » Il fit de même avec la coupe, après le dîner, en disant : « Cette coupe est l'alliance nouvelle en mon sang ; faites ceci en mémoire de moi, toutes les fois que vous en boirez. » Car toutes les fois que vous mangez ce pain et que vous buvez cette coupe, c'est la mort du Seigneur que vous annoncez, jusqu'à ce qu'il vienne. C'est pourquoi celui qui mange le pain ou boit la coupe du Seigneur indignement sera coupable envers le corps et le sang du Seigneur. Que chacun s'examine plutôt lui-même, et qu'ainsi il mange du pain et boive de la coupe ; car celui qui mange et boit sans discerner le corps mange et boit un jugement contre lui-même. »* Paul règle la façon de prendre le repas en mémoire du Christ et en fait un lieu d'examen de conscience, comme si ce repas avait été institué comme lieu de jugement et de grande culpabilité, comme si la mort du Christ qui suivait ce repas avait été provoquée par ceux avec lesquels il mangeait et que ce dont on devait se souvenir était en fait une faute irréparable, qu'aucun sacrifice ne permettrait de compenser.

Ainsi, le repas de la libération est-il devenu, dès les premiers temps du christianisme, un repas lié au péché et à la pénitence.

Mais Jésus s'inscrit pourtant dans la Pâque de la liberté, et il ne renie aucun de ses enseignements marquant la fin des sacrifices et de l'économie sacrificielle du salut.

La Cène est, un repas où l'enseignement de Jésus devrait être central, mais jamais déconnecté de la vie réelle d'ici-bas. Comme dans les banquets antiques où l'on écoutait le sage deviser avec ses disciples sur le sens de l'existence, la Cène devrait être la récapitulation de la joie du salut offert par l'enseignement de Jésus. La joie d'être en vie.

C'est le sens de la table selon Huldrych Zwingli : *« la certitude de la rédemption que Christ nous a attestée »*. Il n'est plus question d'obtenir, par notre mortification, nos prières ou la transsubstantiation mystérieuse des aliments que sont le pain et le vin, le pardon de Dieu pour pouvoir partager le pain et le vin ; avec Jésus, nous comprenons que le pain et le vin sont symboles d'une vie consacrée à

prêcher l'amour de Dieu et que cette vie nous est promise si nous acceptons d'y participer.

Le pain, cet aliment de base dans la culture de Jésus, est la vie humaine qui peut continuer ; c'est la promesse de Dieu, l'horizon d'une existence avec lui, l'assurance de subsister malgré toutes les vicissitudes de la vie. Dans une culture où les famines et les sècheresses obligeaient des peuples entiers à émigrer, on comprend l'importance de ce produit de base pour la vie.

Le pasteur Wilfred Monod écrivait à propos du pain de la Cène : *« Ce pain est la nourriture la plus noble qui existe ; c'est le sacrement de la communion avec la nature généreuse et c'est le sacrement de la solidarité humaine, solidarité avec l'humanité au travail, qui a permis que cette nourriture soit sur cette table. Mais ce pain est aussi le symbole d'une inégalité meurtrière. Qui possède le pain est maître de celui qui ne le possède pas »*.

Dans les cultures traditionnelles, on cultivait ensemble le blé, on moissonnait et on battait les épis ensemble et quand venait le moment de faire le pain, il était souvent cuit dans le four collectif du village. Le partage du pain est donc une affaire sociale, le premier niveau de la vie en société. Les sociétés modernes, au nom de l'autonomie de l'individu et de la liberté, ont souvent oublié que sans cet aliment de base, l'être humain était condamné à la misère.

Le vin, quant à lui, c'est le breuvage de la fête, la boisson des noces qui, par son aspect, ressemble au sang qui coule dans nos veines et nous rappelle que le désir de vivre est central dans nos existences humaines. Le vin est aussi le signe de la paix, car il faut du temps à une vigne pour donner le raisin qui sera vendangé et pour qu'elle donne du bon vin. En temps de guerre, le peuple hébreu quittait ses vignes et ne savait jamais quand il retournerait s'en occuper. Le vin, pour les anciens, est aussi le breuvage qui fait accéder à un état de conscience différent, dans lequel la vision du monde change. Si l'ivresse est condamnée par plusieurs textes bibliques, boire du vin reste un signe de joie et de fête. Et puis le vin est le signe de l'éternité, parce qu'en rentrant d'un long exil, on peut retrouver sa vigne et la retravailler jusqu'à ce qu'elle donne à nouveau ses raisins.

Alors, quand nous prendrons le pain et le vin, tout à l'heure, et que nous le ferons en mémoire de Jésus, souvenons-nous qu'il a donné son enseignement, jusqu'à risquer sa vie, non pour que nous soyons éternellement coupables devant Dieu, mais pour que nous soyons dans la joie de l'alliance avec Dieu. Une joie parfaite, dans laquelle la vie est promise à chacune, à chacun. Que le repas du Seigneur soit un banquet de noce plutôt qu'un mémorial funèbre, et que nous y invitions toutes celles et ceux qui veulent entrer dans la joie de l'Éternel, sans jamais exclure personne. Car nous avons toutes et tous besoin de cette joie vitale qui nous permet de vivre l'enseignement du Christ. Soyons fidèles à la parabole du grand banquet où le Maître, en voyant que ses invités négligent la joie qu'il voulait offrir, dit à ses serviteurs : *« allez par les places et les rues de la ville, et amenez les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux »* (Matthieu 22 : 1-14)

AMEN.